

Le multilinguisme dans le feuilleton de Batty Weber, 1913–1920

Anne-Marie Millim
Université du Luxembourg, Anne-marie.millim@uni.lu



Reçu le 09-02-2015 / Évalué le 21-02-2015 / Accepté le 05-03-2015

Le multilinguisme dans le feuilleton de Batty Weber, 1913–1920

Résumé : *cette contribution relativise l'éloge du multilinguisme, de l'interculturalité et de la « Mischkultur » souvent attribués à l'écrivain, feuilletoniste et éditeur luxembourgeois Batty Weber (1860–1940). Cette analyse des premières années (1913–1920) de son feuilleton Abreisskalender (1913–1940) montre la complexité, les difficultés, autant que les avantages, intellectuels et identitaires, de la condition multilingue, perçus, vécus et transmis par Weber dans le contexte des idées et idéologies courantes de l'époque. Bien qu'il préconise la tolérance envers les problèmes de prononciation et de style des locuteurs plurilingues, il a tendance à exiger une perfection d'expression de monolingue.*

Mots-clés : *multilinguisme, compétence linguistique, perfection, monolinguisme*

Mehrsprachigkeit im Feuilleton von Batty Weber, 1913–1920

Zusammenfassung: *Dieser Beitrag hinterfragt die Lobrede auf die Mehrsprachigkeit, die Interkulturalität und die « Mischkultur », die seit 1909 mit dem Schriftsteller, Feuilletonisten und Verleger Batty Weber (1860–1940) in Verbindung gebracht wird. Die vorliegende Untersuchung konzentriert sich auf die ersten Jahre (1913–1920) von Webers Feuilletonserie Abreisskalender (1913–1940) und bespricht die Komplexitäten, Schwierigkeiten und Vorteile der Mehrsprachigkeitssituation für das intellektuelle Befinden und die Identitätsentwicklung der Luxemburger, die Weber wahrnahm und weitergab. Obwohl er sich primär für Toleranz gegenüber den Ausdrucksschwierigkeiten von mehrsprachigen Sprechern einsetzt, fordert er dennoch von ihnen die Perfektion eines LI-Sprechers.*

Schlüsselwörter: *Mehrsprachigkeit, linguistische Kompetenz, Perfektion, Einsprachigkeit*

Multilingualism in Batty Weber's Feuilleton, 1913–1920

Abstract: *This article relativises the celebration of multilingualism, interculturality and « Mischkultur » typically attributed to the Luxembourgish writer, feuilletonist and editor Batty Weber (1860–1940). Analysing the first years (1913–1920) of his feuilleton *Abreisskalender* (1913–1940) in the context of contemporary ideas and ideologies, it shows the complexities, difficulties and advantages of the multilingual condition affecting intellectual development and identity-formation that he perceived and transmitted. While he advocated tolerance of the problems concerning pronunciation and style that multilingual speakers necessarily face, he nevertheless implicitly and explicitly asked monolingual perfection of expression of them.*

Key words: *Multilingualism, linguistic competence, perfectibility, monolingualism*

Une majorité de contributions scientifiques et populaires, traitant de la question du multilinguisme au Luxembourg du début du vingtième siècle jusqu'à nos jours, se base sur les théories culturelles de Batty Weber (1860–1940), l'un des écrivains luxembourgeois les plus connus à son époque et aujourd'hui encore. Dans son « apologie » du bilinguisme (Kmec, 2014 : 50) suivant une attaque menée par un confrère journaliste suisse, Weber établit le concept de la « Mischkultur » (Weber, 1909) comme attribut formatif et entièrement positif de l'identité culturelle luxembourgeoise. Tout comme le manifeste collectif des fondateurs de la revue bilingue *Floréal* (1907–1908), l'article définissant l'identité culturelle luxembourgeoise comme hybride est fréquemment présenté comme la première conceptualisation identitaire du Luxembourg. Selon Weber et beaucoup de ses contemporains la situation géographique du Grand-Duché entre le monde francophone et le monde germanophone fait en sorte que l'identité luxembourgeoise fusionne des caractéristiques culturelles souvent contradictoires de façon à la fois harmonieuse et problématique. Feuilletoniste prolifique, il publia plus de 7000 articles dans la *Luxemburger Zeitung* entre 1913 et 1940, journal dont il fut l'éditeur de 1893 à 1922. En tant que journaliste, écrivain et dramaturge populaire, Weber occupait une position très importante dans la société luxembourgeoise de la première moitié du vingtième siècle. L'ensemble de ses feuilletons, intitulés les feuilles de l'*Abreisskalender*, représente un miroir (bien que fort subjectif) de la vie quotidienne au Luxembourg.

Plus que ne le fait sa réflexion sur la « Mischkultur », ces textes courts et périodiques montrent le multilinguisme vécu et pratiqué par Batty Weber, influençant des milliers de lecteurs. La période historique en question s'étend du début du feuilleton de Weber en 1913, quand l'État luxembourgeois semblait plu-

tôt stable et que l'auteur doutait fortement de la possibilité d'une guerre, jusqu'à la réorganisation de l'après-guerre en 1920, caractérisée par des débats sur l'annexion à la Belgique et à la France. En retraçant les attitudes sociales envers le multilinguisme, notre article montre que Weber manifeste une mentalité politiquement neutre et ouverte envers les pays voisins. Même si les événements de la première guerre mondiale ont provoqué son dégoût du militarisme endémique allemand, Weber arrive à séparer la langue et la culture de la politique allemande d'alors, et en fait de même pour la France et la Belgique. Par contre, ses réflexions sur le multilinguisme au Luxembourg, qui se concentrent en grande part sur l'aptitude du groupe linguistique généralisé des « Luxembourgeois », et se basent sur ses observations quotidiennes, montrent qu'il évalue ces derniers selon des critères de compétence fondés sur la qualité d'expression d'une « mother tongue » (Yildiz, 2012). Il est clair que son éloge de la « Mischkultur » luxembourgeoise est étroitement accompagné par son interrogation de celle-ci : en célébrant l'identité collective multilingue, il emploie un « paradigme monolingue » (Yildiz, 2012) qui assez souvent critique, réprimande et se moque de toute variation linguistique qui défie la démarcation standardisée des langues respectives. En signalant les variétés luxembourgeoises du français et de l'allemand comme prédisposées aux fautes de grammaire, d'orthographe et de prononciation et en séparant catégoriquement entre les langues, il met en doute la possibilité d'une l'identité multilingue, ainsi que de sa valeur. Bien qu'il critique la pression de perfection requise par l'école, lui aussi, souvent implicitement, décrit un comportement linguistique idéalisé qui dévaluait beaucoup de ses lecteurs.

Contexte historique

Le discours sur le multilinguisme de la première moitié du vingtième siècle démontre, d'une part, une concurrence perçue entre les langues, qui causait une crainte de dépossession et d'effacement identitaire, et d'autre part, un enthousiasme prononcé quant à l'enrichissement culturel et personnel dû à la présence de plusieurs langues. Tony Kellen (1869–1948), journaliste émigré en Allemagne et Madame Poirier, auteure francophone obscure affiliée à l'Alliance française, représentent ces deux camps opposés. Selon Tony Kellen, dans son livre *Das Deutschtum in Luxemburg* (1892), le français à l'époque était utilisé comme un raccourci par les « paresseux » qui ne se donnaient pas la peine de trouver l'expression adéquate dans la langue maternelle et aussi comme langue *à la mode* qui élevait la banalité d'une simple « Bude » à la sophistication d'une « Epicerie » (T. Kellen 1892 : 39). Pour Kellen, le français ne constitue pas le complément d'un « Volkscharakter » bilingue, mais plutôt un obstacle polluant l'identité germano-luxembourgeoise qui, selon lui, constitue l'essence des citoyens du Grand-Duché : « Wenn man jene Verwälschung lange genug konsequent weiterführt, kann man [...] ein Zwittergeschlecht erzielen, und das wäre traurig für die Luxemburger » [Si on continue une telle wallonisation, on arrive à une hybridité,

ce qui serait triste pour les Luxembourgeois] (T. Kellen, 1892 : 40). Menaçant le luxembourgeois autant que l'allemand, le français est vu comme une langue non naturelle, affectée et non nécessaire. Madame Poirier perçoit la situation comme tout à fait opposée : « L'allemand, s'il ne pénètre pas directement dans la vie intime où l'on n'utilise que du patois luxembourgeois, gagne dans le courant de la vie extérieure, dans les boutiques, dans les églises, à la caserne, à l'université. » (Poirier, 1905 : 3). Comme Kellen, elle observe que « le français n'est plus qu'une langue accessoire, un raffinement, le luxe d'une élite intellectuelle ». Compte tenu de cette concurrence linguistique, l'attachement patriotique à la langue luxembourgeoise démontré par Paul Eyschen, ministre d'État pendant vingt-sept ans, en 1903, semble logique : « Ons Sprooch, dat as den alen, hellegen Eechbam : Keng Mënschenhand huet e geplantz, zënter dausend Joer gruwen sech séng Wuerzelen an onst Land » (s.p.) [Notre langue est un vieux chêne sacré qui n'a pas été planté par la main humaine, mais qui a été enraciné dans notre pays depuis mille ans]. Eyschen présente les périodes tumultueuses de l'histoire où le Grand-Duché était légitimement dominé par différentes dynasties comme une *Fremdherrschaft* (domination étrangère). La langue maternelle, possession organique et non politique, est vue comme « dem Vollek säi Geesch, de Lëtzebuurger Geesch » [l'esprit du peuple, l'esprit luxembourgeois]. Ces exemples d'attitudes sociolinguistiques montrent que le contexte social et intellectuel dans lequel baignait Batty Weber était caractérisé par des doutes, des inquiétudes et des conflits d'intérêts. A cette époque-là, comme aujourd'hui, le multilinguisme n'était pas un phénomène unilatéral qui touchait chacun de la même façon, mais qui emportait une multitude de courants d'idées et d'idéologies.

Les contradictions à la base de l'étude de Nicolas Ries *Le peuple luxembourgeois* de 1920 (première édition 1911) montrent les complexités de ce phénomène. Bien qu'il affirme que le français et l'allemand au Luxembourg « [fondent] un tout harmonieux » (Ries 1920 : 10) et que ce « bilinguisme est naturel » (Ries 1920 : 12), ce qui apporte aux autochtones l'avantage de pouvoir « se placer à un double point de vue » (12), il est en même temps « évident que le Luxembourgeois ne saurait pénétrer le génie de la langue française comme un Français, ni celui de la langue allemande comme un Allemand de naissance » (Ries, 1920 : 12). L'inclusion culturelle se fait à travers la langue, mais l'exclusion aussi : par la tentative même de parler une langue étrangère et de se transporter ainsi dans un monde apparenté mais différent ; le Luxembourgeois, selon Ries, ressent nécessairement son insuffisance car la « sûreté instinctive de la pureté du style nous fait défaut » (Ries, 1920 : 13) et, par conséquent, il « sera toujours gêné de s'exprimer avec tant de lourdeur, d'incorrection et d'accent » (Ries, 1920 : 15). Malgré son affirmation que l'idiome luxembourgeois doit être considéré « comme une véritable langue » (Ries, 1920 : 5), Ries insiste qu'en raison de sa taille « minuscule », le Grand-Duché « ne forme [...] qu'un pays de transition entre la France et l'Allemagne » (Ries, 1920 : 8) et est « incapable de faire fruc-

tifier ses propres forces vitales » (Ries, 1920 : 9) sans recourir à une langue plus sophistiquée. Les réflexions de Ries, comme celles de ses contemporains, accentuent les tensions entre la volonté et le désir d'appartenir à une « vraie culture » et entre le besoin de s'émanciper des pays voisins et les efforts de définir une identité culturellement distincte ou bien métissée. Le discours historique sur le multilinguisme est donc caractérisé par un certain balancement d'avant en arrière en ce qui concerne la valeur des différentes langues présentes au Luxembourg et la façon dont on en use.

La compétence linguistique et culturelle des Luxembourgeois : les trois monolinguismes

En établissant le concept de la « *Mischkultur* » en tant que modèle identitaire, Claude D. Conter observe que Batty Weber, comme d'autres intellectuels luxembourgeois (par exemple Nicolas Ries et Frantz Clément), diffère d'une façon marquée des définitions culturelles et des constructions identitaires prévalant au XIXe siècle dans les pays limitrophes (Conter, 2008 : 23). En France et Allemagne, la langue représentait la fondation de la nation depuis le XVIIIe siècle. Selon Yasemin Yildiz, l'invention du monolinguisme à cette période remplace un multilinguisme universel pour assurer l'hégémonie nationale sur base d'exclusion : « According to this [monolingual] paradigm individuals and social formations are imagined to possess one 'true' language only, their 'mother tongue,' and through this possession to be organically linked to an exclusive, clearly demarcated ethnicity, culture, and nation » [selon ce paradigme les individus et collectivités ne posséderaient qu'une seule langue] (Yildiz, 2012 : 2). Weber accentue la position médiatrice de la culture luxembourgeoise et, pour lui, la proximité de la frontière est un constituant culturel et identitaire plus important que « la naissance, la langue et la race » (Conter, 2008 : 23), ce qui lui permet de transcender l'hégémonie monolingue. Néanmoins il pratique un tel paradigme monolingue dans son appréciation de l'usage des trois langues par les luxembourgeois. Dans ses observations du multilinguisme au quotidien, pratiqué consciemment par les Luxembourgeois et perçu comme à la fois normal, naturel et artificiel, Batty Weber revient sur leur compétence, parfois précaire, à gérer leur quotidien multilingue, tout en commentant leur « violation » du français et de l'allemand par l'accent autochtone. En même temps, il fait cependant confiance à leur capacité de compréhension par l'absence de traduction de mots et phrases étrangères, pré-supposant la connaissance et l'expertise linguistique des lecteurs.

En théorie, Weber rejette « die Vorstellung, dem einzelnen Menschen sei eine, nämlich seine Sozialisierungssprache eigen und diese eine Sprache biete ihm naturgemäß die besten Ausdrucksmöglichkeiten » [(Weber rejette) tout paradigme monolingue, comme l'idée que chaque homme possède une seule langue de socialisation et que celle-là lui offre les meilleurs choix d'expression]

(Dembeck & Mein, 2012 : 134), puisqu'il prétend que la langue maternelle des Luxembourgeois est en fait une combinaison de langues. Sa réponse à la question « ob wir Luxemburger in den Geist der deutschen und französischen Sprache soweit eingedrungen seien, daß wir französisch oder deutsch denken » [si nous, les Luxembourgeois, sont empreints de l'esprit de la langue allemande et française de façon à ce que nous pensions en français ou allemand] (Weber 1308, 15.12.1918), indique clairement que pour lui, la « vraie » langue des Luxembourgeois, c'est le multilinguisme : « da will ich ihnen sagen, daß wir Luxemburger niemals rein französisch, deutsch oder luxemburgisch denken, sondern jeden Satz, jeden Satzteil, jedes Wort in der Sprache, in der sich der Ausdruck am nächsten und am klarsten darbietet » [nous pensons dans la langue la plus proche selon le contexte]. Les Luxembourgeois, selon Weber, profitent du vocabulaire de trois langues pour s'exprimer, et le multilinguisme est en ce sens profondément ancré dans leur fonctionnement ontologique.

Les langues présentes au Luxembourg s'interpénètrent et s'influencent sans cesse. Les résultats en sont complexes : tandis que l'intégration de termes étrangers dans le luxembourgeois entraîne souvent le reproche de grandiloquence, l'intrusion du luxembourgeois dans l'usage du français ou de l'allemand est vue comme vulgarisation de ces derniers, désignant le locuteur comme peu éduqué. Même si Weber maintient qu'un tel métissage de langues représente l'état le plus « naturel » d'un pays charnière, comme le Luxembourg, ses feuillets montrent qu'en réalité cette infiltration mutuelle était vue comme inévitable, mais pas nécessairement désirable. La « compétence interculturelle » (Byram, 2003 : 12) des Luxembourgeois, qui se situe en effet *entre* et *dans* trois cultures, est considérée comme légèrement mais fondamentalement inférieure à la perfection native monolingue, en raison de la nature situationnelle (Eastman, 2014 : 260) du multilinguisme. Il est vrai que Weber célèbre le multilinguisme, l'interculturalité et la globalisation commençante, qu'il combat toute forme d'intolérance et d'oppression et qu'il concède à chacun le droit de s'exprimer. Néanmoins, dans le *Abreissskalender*, il critique l'usage parlé et écrit du français et de l'allemand des autochtones assez fréquemment, désirant en fait un environnement linguistique dans lequel les trois langues en question se manifestent dans leur état standardisé. Cette critique est souvent humoristique, mais ses causeries touchant au multilinguisme ont tendance à idéaliser une perfection monolingue.

Prononciation et usurpation

Dès le début de son feuilleton en 1913, Weber s'efforce de rendre l'atmosphère culturelle quotidienne du monde multilingue luxembourgeois. Son rapport feuilletoniste d'une promenade du soir du côté de l'internat *Konvikt* du 21 novembre 1913, par exemple, illustre la présence du français et de l'allemand au Luxembourg et leur usage par les Luxembourgeois. Ainsi Weber transcrit phonétique-

ment le chant bruyant des écoliers : « Il ettéd un petit navi-hirö [...] Il entreprid un long voyja-hageö » (Weber, no. 48). Il relie cette ‘luxembourgeoisation’ du français à celle typique des prières en allemand : « Heil’ge Marja Mutter Gotts Bitt fir ons Sinder jetzt und in der Stunderseres Todsam ». Weber prétend que les Luxembourgeois violent la langue française : « wir [reißen] ihr sozusagen das zierliche Seidengewand ihrer Aussprache vom Leibe und [stecken] sie in das grobe Mol-tong unseres primitiven Zungenschlags [hinein] » [nous arrachons la robe de soie à la langue française et la forçons dans le molleton de notre langue primitive]. L’allemand subit le même sort, car la prononciation des Luxembourgeois se distingue par « das bequeme Auf und Ab eines primitiv skandierten Rhythmus » [le mouvement confortable d’un rythme primitif]. En vue de cette critique de la compétence linguistique des autochtones, Weber avertit ses lecteurs que la prononciation de l’idiome ne peut servir à l’énonciation de mots d’une autre langue, ce qui atteste d’une part de l’ignorance linguistique qu’il leur attribue.

En ce qui concerne l’usage de l’allemand par les Luxembourgeois, Weber se moque délicatement de la timidité, de la paresse, ainsi que du perfectionnisme des autochtones. Ainsi, il expose la multiplicité des manifestations du multilinguisme en distinguant la langue parlée de la langue écrite et en prouvant qu’il est toujours situationnel. Dans un feuilleton sur le sujet de l’appareil téléphonique, Weber imagine une conversation entre deux ménagères luxembourgeoises : « A bonjour. Habt ihr euer Quetschengebeiß schon gekocht ? Unseres hat es ein wenig lanscht die Leppen bekommen, das Mädchen hat zuviel gemaulafft [...] Müßt ihr schon erim gehen! Dann je als, arwoar » [Avez-vous fait votre confiture de prune ? La nôtre n’est pas tout à fait réussie, car la bonne n’a pas fait attention. Vous devez vous en aller ? Au revoir !] (Weber 279, 7.11.1914). Cette illustration humoristique de l’hybridité du « Hochdeutsch luxembourgeois » sert à accentuer le fait que pour les autochtones, l’allemand est premièrement une langue écrite. Contrairement à d’autres pays, prétend Weber, où l’idiome est le « négligé » à côté de la langue véhiculaire, au Luxembourg le « Platt » [le patois] domine dans tous les domaines de la vie, dans toutes les classes sociales : « der Gebrauch des Hochdeutschen im Verkehr der Luxemburger unter einander beschränkt sich auf einige wenige, ganz bestimmte Fälle » (les Luxembourgeois n’utilisent le *Hochdeutsch* que dans des cas spécifiques]. Cette *situationnalité* de l’usage linguistique est directement liée au fait que l’allemand est pour le Luxembourgeois une langue acquise, facilement comprise et apprise, mais non totalement naturelle, c’est-à-dire non native.

De telles « Sprachuntugenden » [mauvaises habitudes] (Weber 603, 29.1.1916) typiquement luxembourgeoises, qui font souvent l’objet des feuilletons de Weber, naissent, selon lui, du manque de précision et d’assurance natives :

Das deutsche Sprachgefühl ist mit uns nicht so, wie mit dem geborenen Deutschen, als etwas glasklares, als ein Instinkt von scharfer Deutlichkeit

verwachsen. Wir empfinden dem Klang des Deutschen gegenüber nicht, daß es so und nicht anders sein muß, sondern vielmehr, daß es auch anders sein könnte. Wer das ‚anders‘ wagt, kann Glück haben und als ein Neutöner gepriesen werden. Wer Pech hat, fällt einem Nörgler unter die Finger und wird liebenswürdig ironisch abgeschlachtet. [Nous ne possédons pas le sens de la langue allemande comme les locuteurs natifs. Nous n’entendons pas si une phrase est correcte ou non ; pour nous, il y a toujours la possibilité d’une alternative].

L’interprétation luxembourgeoise de l’allemand est complétée par une deuxième interprétation, effectuée par l’interlocuteur, un lecteur critique luxembourgeois ou un étranger, qui évalue la qualité linguistique d’une énonciation. Soit l’originalité du choix linguistique est accueillie comme le produit d’une créativité charmante, soit comme signe d’incapacité et de prétention. De pareilles interprétations critiques de l’usage linguistique apparaissent fréquemment dans *Abreisskalender*. Weber, qui, publiquement, critique et défend l’usage nécessairement hybride de l’énonciateur luxembourgeois dans ses feuillets, est attaqué pour ses appréciations : « Gut, ich ergebe mich. Ich hatte Unrecht, blutiges Unrecht, als ich das phantastische Deutsch, das man in unsern Blättern antrifft, als einen Nationalfehler geißelte » [C’est bon, je me rends. J’avais tort de dénoncer l’allemand de nos journaux comme une faute nationale] (620, 18.2.1916). L’allemand parlé et écrit au Luxembourg est présenté comme une langue distincte de l’allemand authentique, comme le démontre le feuilleton traitant de l’usage des langues dans la chambre des députés : « wir unter uns halten ja allgemein das, was diese Herren reden, für deutsch. Indes ein Deutscher, der zufällig einmal in unsere Kammertribüne gerät, horcht minutenlang auf, bis er sich klar darüber wird, daß diese fremdartigen Laute seiner Heimatsprache angehören » [nous croyons que nos politiciens parlent l’allemand. Mais les Allemands ont du mal à reconnaître leur langue maternelle] (724, 25.6.1916). Le « Nationalfehler » consiste dans l’élision excessive des consonnes, comme « gudundbillig ». La prononciation, autant que le style, établissent l’allemand des Luxembourgeois comme une variation parodique du *Hochdeutsch*. Malgré sa participation évidente dans l’évaluation constante de l’allemand des Luxembourgeois, Weber essaie aussi de freiner l’auto-critique nationale : « Warum sollten wir im Deutschen überhaupt nicht unsere berechtigten Eigentümlichkeiten geltend machen? Wir haben tatsächlich unzählige » [Pourquoi ne pas faire valoir nos bizarreries ? Nous en avons tant] (Weber 881, 8.3.1917). Désirant mettre fin à la *panopticit* du milieu culturel luxembourgeois, Weber plaide pour l’acceptation des particularités variationnelles et le renforcement de la confiance linguistique. Mais étant donné la nature non définitive du genre du feuilleton (et le sien va continuer pendant une vingtaine d’années), Weber n’arrivera pas à forger une argumentation définitive quant au plurilinguisme luxembourgeois.

Les défis de l'écriture

Tout comme son contemporain Nicolas Ries, Batty Weber prétend que la distance ressentie par le Luxembourgeois envers le *Hochdeutsch* est encore plus grande envers le français. La maîtrise totale de la grammaire demandée par l'école provoque un dégoût de cette langue présentée comme compliquée, théorique, et par conséquent une aliénation difficilement franchissable. Adeptes de la culture francophone, Weber présente l'école comme une barrière créée « damit unsere Kinder nicht lernen sollen » [pour que nos enfants n'apprennent rien] (Weber 797, 24.11.1916). Le manque de volonté ou l'incapacité du système scolaire à considérer que « Die Sprache hat die Grammatik gemacht, nicht die Grammatik die Sprache » [la langue a fait la grammaire, non la grammaire la langue], est responsable de l'aversion à l'égard de la langue française, incarnée par le livre de grammaire, qui est perçu comme « der Inbegriff alles Schwierigen » [l'incarnation du difficile]. L'accent mis sur une pratique purement passive sépare la langue de la culture et la transforme en un exercice intellectuel fatigant et sans but perceptible.

Or, malgré cette critique de l'inflexibilité et de la sévérité qui caractérise l'école, Weber insiste lui-même sur un usage correct du français en signalant le type d'erreurs commises par les Luxembourgeois. La lettre écrite de façon phonétique par un Français qu'un collègue a partagée avec Batty Weber et que celui-ci publie dans son feuilleton lui sert d'indication de « wie schwer die französische Rechtschreibung ist » [la difficulté de l'orthographe française] (Weber 1390, 30.03.1919). Un bref extrait suffira d'exemple : « moncher amit yeuvou sai crideumai nouvail pour an reseuvoir daivotre yeucroi quevousait an bonnesanté » [Mon cher ami, Je vous écris de mes nouvelles pour en recevoir des vôtres, je crois que vous êtes en bonne santé]. Puisque Weber présuppose que la plupart de ses lecteurs s'apercevront de l'humour des problèmes linguistiques de cette lettre, il engage la supériorité de leur compétence. Néanmoins, d'un ton professoral, il gronde ses lecteurs ; « Sie mögen über den Brief lachen soviel Sie wollen, ich behaupte, er enthält speziell für uns Luxemburger wertvolle Fingerzeige über die Aussprache einzelner Laute » [Riez de cette lettre autant que vous voulez, mais je vous dis qu'elle contient des indications appréciables de prononciation]. Comme outil pédagogique, la lettre avertit les lecteurs que leur prononciation instinctive du français, fortement influencée d'une intonation luxembourgeoise, est nécessairement déficitaire et doit être corrigée.

Bien que Weber s'inclue dans la situation linguistique qu'il décrit dans ses feuilletons quand il parle de la perspective du sujet collectif « wir Luxemburger », il se distancie quand même clairement des locuteurs luxembourgeois qui ne possèdent pas une facilité d'expression comparable à la sienne. Il est vrai que Weber essaie de se débarrasser de la pression de la perfection linguistique demandée par l'école, mais il n'échappe pas au désir de voir s'améliorer la compétence communicative générale. Ceci dit, entre 1913 et 1920, Weber adopte une attitude plutôt

tolérante et indulgente envers la locution imparfaite. Par contre, ce qui provoque sa dérision et son mépris, c'est le désir d'un locuteur de s'élever de sa position sociale par l'affectation de l'expression et des manières dans n'importe quelle langue étrangère, comme le montre le feuilleton du 19 novembre 1920 : « Wenn nun ein Luxemburger beim Deutschreden vornehm tun und gelehrt erscheinen will, hängt er zuweilen eine Deklinationsendung falsch an und blamiert sich. So sagt z.B. Herr Jacoby in der Kammer regelmäßig: Herrn Erpelding hat gesagt » [Si un Luxembourgeois veut se donner un air éduqué et sophistiqué, il va parfois ajouter une terminaison incorrecte et se couvrir de ridicule] (Weber 1774). Cette ornementation de la langue avec des flexions non nécessaires et incorrectes lui semble beaucoup plus répréhensible que l'interférence du luxembourgeois dans l'usage des autochtones des langues non maternelles.

Le luxembourgeois

Quant à la langue native, dans les feuilles du *Abreisskalender*, composés en allemand, elle est présentée comme langue exotique et muséale qui est néanmoins connue par tous. Tandis que la situation linguistique à l'époque était généralement vue comme bilingue (allemand et français), Weber, en accord avec beaucoup de ses contemporains, notamment les contributeurs du *Floréal*, souligne fréquemment qu'elle est en fait trilingue : « Wir bilden uns ein, wir seien ein zweisprachiges Land. Einige kommen der Wahrheit näher. Sie sagen: wir sind dreisprachig, indem sie dabei unsere Muttersprache mitrechnen, die die anderen merkwürdigerweise als nicht vorhanden anzusehen scheinen » [Nous ne sommes pas un pays bilingue comme certains le pensent. Nous sommes trilingues en comptant notre langue maternelle] (Weber 836, 12.1.1917). L'une des missions de l'*Abreisskalender*, en tant que miroir et moniteur de la culture et de la société luxembourgeoises, est d'étudier, de préserver et de consacrer la langue vernaculaire. Loin d'être des sermons idéologiques préservationnistes ou des conférences académiques, les feuilletons de Weber mettent en relief les particularités du luxembourgeois. Avec le but de réunir et de souder ses lecteurs en une communauté de savants, il emploie des citations directes de mots et phrases en luxembourgeois. Bien des fois, il mélange luxembourgeois et allemand pour accentuer la dureté relative, la franchise et l'oralité de la langue. Selon Hermann Hauffer (1928), cette pratique d'insérer des mots de différentes langues constituerait une technique stylistique créant un effet de surprise, caractéristique du genre du feuilleton de la première moitié du vingtième siècle. À travers ce multilinguisme délibérément construit dans ses textes quotidiens, Weber enseigne à ses lecteurs la connaissance d'eux-mêmes.

Au début du vingtième siècle, l'étude et la muséification de la culture luxembourgeoise étaient encore très peu développées, ce qui augmente l'importance du travail de Batty Weber. Dans son feuilleton, il pratique l'historiographie au

quotidien en commentant des paroles et des formulations idiomatiques qui disparaissaient de l'usage courant parce qu'elles étaient remplacées par des termes empruntés à l'allemand ou au français, ou simplement suite à l'évolution de la langue. Ainsi, il demande : « Wissen Sie was eine 'Deckelsbox' ist ? » (Weber 250, 24.7.1914) et passe en revue « was man als Kind alles aß », comme le « Bocksbart », « Schuedi », « Kuckusbrot » et les « Verwuerelter » (Weber 361, 14.2.1915), invitant ses lecteurs à fouiller dans leur mémoire culturelle, de l'insérer dans la communauté de connaissance avec d'autres qui partagent cette mémoire, et de les éduquer quant à leur patrimoine culturel. Weber définit sa mission culturelle comme celle d'un historien qui révèle au public la mémoire cachée de leur patrie :

Tausend Fragmente unserer Geschichte liegen in Redensarten, Namen von Häusern oder Stadtwinkeln, Flur- und Waldbenennungen begraben. Aber diese alten Zeugen vom Leben unserer Väter, Groß- und Urväter bleiben für uns stumm, wenn niemand versteht, was sie sagen wollen [Mille fragments de notre histoire sont ensevelis dans nos expressions et appellations. Ces témoins de la vie de nos ancêtres resteront muets si personne ne comprend ce qu'ils veulent nous dire] (Weber 409, 15.4.1915).

Weber a horreur des référents vides ou mal attribués et cherche à expliquer à ses lecteurs les dimensions historiques et ontologiques cachées dans leur environnement quotidien. Fréquemment, Weber publie des lettres, anecdotes, demandes d'étymologies ou d'études fondées sur les coutumes que ses lecteurs lui envoient. De cette manière, il crée un réseau d'observateurs culturels et historiques qui augmente la valeur que les lecteurs attribuent au milieu culturel luxembourgeois et qui les rend plus attentifs à ce qui semble connu, évident ou même invisible. Dans les années 1930, Weber présente le luxembourgeois de plus en plus comme garantie de l'identité unique du pays et s'éloigne du concept de la « mother tongue » multilingue.

Conclusion

L'analyse de feuilletons étant toujours compliquée par le nombre immense de textes à prendre en considération, par les points de vue contradictoires et les fins ouvertes typiques du genre, il s'avère impossible d'isoler l'attitude de Batty Weber vis-à-vis du multilinguisme et d'arriver à une conclusion définitive sur ce point. Néanmoins, cette exploration d'une première période de *Abreisskalender* apporte au champ des études littéraires et culturelles le moyen de relativiser l'éloge de la « Mischkultur » et de dégager plusieurs niveaux d'implication du multilinguisme. Bien que Weber embrasse le principe du multilinguisme, il en relève aussi les difficultés rencontrées au jour le jour. Il est clair qu'être multilingue n'est pas une identité permanente, mais un processus constant de négociation, d'appropriation et de rejet, d'assimilation et d'émancipation.

Bibliographie

- Byram, M. 2003. *Language Policies: Intercultural Competence*. Strasbourg: Council of Europe Publishing.
- Conter, C. 2007. « Mischkultur ». In: *Lieux de mémoire au Luxembourg : usages du passé et construction nationale*. Luxembourg : Editions Saint-Paul, p. 23–28.
- Dembeck, T., Mein, G. 2012. « Postmonolingual schreiben? Zum Jargon der Philologie ». *Zeitschrift für interkulturelle Germanistik*, vol. 3, n°2, p. 133–147.
- Eastman, C. M. 2014. « Language, ethnic identity and change ». In: *Linguistic Minorities, Policies and Pluralism*. London: Academic Press, p. 259–276, 260.
- Eyschen, P. 1903. « Eis Sprooch ». Luxembourg, discours du 11 octobre.
- Haufler, H. 1928. *Kunstformen des feuilletonistischen Stils: Beiträge zur Ästhetik und Psychologie des modernen Zeitungsfeuilletonismus*. Stuttgart: Württembergischer Zeitung.
- Kellen, T. 1892. *Das Deutschtum in Luxemburg: Rückblicke und Betrachtungen. Deutsche Zeit- und Streitfragen*. Hamburg, p. 221–268.
- Kmec, S. 2014. « Batty Weber und das Konzept der ‘Mischkultur’ : ein Vorgriff auf die heutige Interkulturalitätsdebatte ». In: *Komponistinnen in Luxemburg*. Weimar: Böhlau.
- Poirier, Mme. 1906. « La décroissance de la langue française dans le Grand-Duché de Luxembourg ». In: *Congrès International pour l’extension et la culture de la langue française à Liège, 10–14 septembre 1905*. Paris : Honoré Champion.
- Ries, N. 1920. *Le peuple luxembourgeois : Essai de psychologie*. Diekirch: J. Schroell.
- Weber, B. „Ueber Mischkultur in Luxemburg“. *Beilage der Münchner Neuesten Nachrichten*, 20 janvier 1909.
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 21 novembre 1913. [no. 48]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 24 jubiliert 1914. [no. 250]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 14 février 1915. [no. 361]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 15 avril 1915. [no. 409]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 29 janvier 1916. [no. 603]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 25 juin 1916. [no. 724]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 24 novembre 1916. [no. 797]
- ... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 12 janvier 1917. [no. 836]

... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 8 mars 1917. [no. 881]

... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 30 mars 1919. [no. 1390]

... „Abreisskalender“, *Luxemburger Zeitung*, 19 novembre 1920. [no. 1774]

Yildiz, Y. 2012. *Beyond the Mother Tongue: the Postmonolingual Condition*. New York: Fordham Press.